

TRIBUNE DE GAUX

changer



La
famille

point d'ancrage
de la
démocratie

ÉCONOMIES D'ÉNERGIE :

LE RAIL EST UN MOYEN DE TRANSPORT ÉCONOME EN PÉTROLE.

POURQUOI?

- Le train utilise l'électricité.
pour 77 % du trafic.
 - Il circule sur ses propres voies,
de façon fluide parce que programmée.
 - Il roule acier sur acier et en convoi,
et dépense ainsi peu d'énergie pour
maintenir sa vitesse.
 - Et souvent la nuit...
donc en période creuse pour
la consommation d'électricité.
- En 1979, la SNCF, a transporté **36%**
du total des marchandises
 - avec seulement **8,8%** de l'énergie
consommée par l'ensemble du secteur
du transport des marchandises.



**PARCE QU'ILS UTILISENT L'ÉLECTRICITÉ
LES TRAINS FONT APPEL A TOUTES
LES SOURCES D'ÉNERGIE PRIMAIRE.**

changer

TRIBUNE DE CAUX

Revue mensuelle
publiée par le Réarmement moral
Commission paritaire de la presse : N° 62060

Responsable de la publication :

Jean-Jacques Odier.

Rédaction et réalisation : Paul-Emile Dentan,
Jean-Marc Duckert, Philippe et Lisbeth Lasserre,
Daniel Mottu, Charles Piguët, Philippe Schweisguth,
Evelyne Seydoux.

Administration, diffusion : Nancy de Barrau,
Paulette Burnier, Maurice Favre, Hélène Golay,
Marcel Seydoux.

Société éditrice : Editions, théâtre et films de
Caux S.A., Lucerne Suisse.

Imprimerie : Publications Périodiques Spéciali-
sées, 01600 Trévoux France.

France : 68, bd Flandrin, 75116 Paris.
Tél. (1) 727.12.64.

Suisse : Case postale 3, 1211 Genève 20.
Tél. (022) 33.09.20.

ABONNEMENTS ANNUELS (12 numéros)

France : FF 50 ; Suisse : Fr.s. 24. - .
Belgique : FB 380 ; Canada : \$12. - .
Autres pays par voie normale : FF 60 ou
Fr.s. 27. - . Pays d'outre-mer, par avion :
FF 70 ou Fr.s. 30. - . Prix spécial étudiants,
lycéens : FF 25 ; Fr.s. 15. - ; FB 200.

Verser le montant de l'abonnement :

France : à « Changer » (68, bd Flandrin, 75116
Paris), par chèque bancaire, ou au C.C.P.
32 726 49 T, La Source.

Suisse : à « Changer », C.C.P. 12-755, Genève.

Belgique : au Réarmement moral, 123, rue Th. De
Cuyper, Bte 39, 1200 Bruxelles, C.C.P. 000-057
81 60-40 Bruxelles (avec la mention « abonnement
Changer »).

Canada : par chèque bancaire au nom de « Tri-
bune de Caux », 387, chemin de la Côte Sainte-
Catherine, Montréal, Québec H2V 2B5.

Zone franc d'Afrique : par mandat de 3 500
francs CFA, abonnement avion ou 3 000 francs par
voie maritime à « Changer » 68, bd Flandrin, 75116
Paris, C.C.P. 32 726 49 T La Source France.

Que veut le Réarmement moral ?

La refonte de la société ne peut s'opérer en
définitive que par la transformation des hommes.
Tel est le principe.

Une école du changement où les hommes
apprennent à rechercher la volonté divine, à
respecter les valeurs morales et à les rendre
contagieuses. Tel est le cheminement.

Des équipes agissantes s'efforçant d'établir un
dialogue fécond là où règne l'antagonisme, de guérir
les hommes de leurs préjugés et de leurs haines
jusque dans l'arène sociale et politique ou dans les
relations internationales. Telle se présente l'action
sur le terrain.

Conçu à l'origine et poursuivi depuis plusieurs
décennies par des personnes animées par l'idéal
chrétien, le Réarmement moral se veut ouvert à des
hommes de toutes croyances dans un respect
mutuel et en vue d'un combat commun pour un
avenir meilleur.

La rencontre des familles, qui s'est tenue à Caux cet été et dont nous rendons compte dans les pages qui suivent, a inspiré à un participant, père de trois garçons, quelques réflexions que nous publions ci-dessous sous forme d'éditorial.

Au-delà des engouements passagers

Au milieu des changements rapides de la société contemporaine, les hommes et les femmes de notre génération ont tendance à se laisser entraîner par des engouements passagers qui se révèlent souvent être de lourdes erreurs au bout de quelques années.

Le président Pompidou voulait adapter Paris à l'automobile. Son successeur, le président Giscard d'Estaing, a dû s'attaquer à la tâche de rendre Paris aux piétons.

La vie de famille peut être une école où s'apprennent et se vérifient les vérités qui transcendent les siècles, où

se révèle la futilité des engouements passagers d'une époque.

Se pourrait-il que le caractère inhumain du monde dont nous héritons soit le fruit d'une pensée qui n'a pas su puiser dans les relations inter-personnelles de la famille la sagesse qui aurait dû la conduire ?

Ni Hitler, ni Staline n'étaient des hommes doués de sens familial.

Serait-ce parce que tant d'hommes publics ont sacrifié leur vie de famille à leurs ambitions professionnelles que nos sociétés sont parties à la dérive ?

Ceux qui, dans les syndicats, l'industrie, la vie politique, les moyens de communication, l'enseignement sauront donner la priorité à leurs responsabilités familiales y puiseront les lignes directrices qui les conduiront dans l'édification de la société.

Mon esprit rationnel me pousse à croire qu'une bonne organisation suffirait à résoudre les problèmes du monde. Mais les protestations véhémentes de mes fils, celles plus diplomatiques de ma femme me rappellent que la liberté d'initiative est beaucoup plus importante que la bonne organisation.

Le monde de demain se fait dans nos familles. A long terme, grâce à ce que nous transmettons à nos enfants et nos petits-enfants. A court

terme, grâce à ce que nous apprenons de notre conjoint et de nos enfants et qui marque notre vie professionnelle.

La démocratie restera un concept vide tant que nous ne saurons pas écouter notre conjoint et nos enfants. En effet il est illusoire de croire que nous écouterions mieux nos collègues, nos subordonnés ou les minorités de nos pays.

De même, c'est dans nos familles que grandiront ou que périront pour le monde la liberté, l'égalité, la solidarité, l'espérance.

Au-delà de nos enfants, des milliards d'hommes attendent de la vie la même chose qu'eux.

Michel Sentis

À TRAVERS CHAMPS

Altitude

Au début de l'été, nous étions allés retrouver de très chers vieux amis retirés dans leur maison de famille de Saint-Martin-de-Ré. La porte discrète du jardin s'ouvre sur la charmante petite place de la République et les maisons de pierre blanche sous leurs tuiles romaines sont encore ombragées par de grands ormes... Car les quelques kilomètres de mer qui séparent l'île de la côte charentaise ont suffi à les protéger de la maladie parasitaire qui a fait périr peu à peu tous les ormes du continent.

Mais ni la mer, ni les imposantes fortifications élevées jadis par Vauban contre les incursions de la flotte anglaise ne peuvent empêcher l'invasion de cent mille estivants en juillet, et du double en août. Ceux-là submergent sous leur flot les dix mille habitants de l'île qui vivent modestement de leur vigne, des marais salants et des produits de la mer.

On peut comprendre que les Rhétais craignent de voir leur île entièrement colonisée et finalement ruinée par les envahisseurs de l'été si le bac qui les relie au port de La Pallice était remplacé par l'immense pont que certains réclament...

L'avantage du site de Caux, c'est qu'il ne peut être submergé. Il faut monter pour y parvenir. Quand on y est arrivé on se trouve plus près du ciel et cependant plus près du monde dont on entend battre le cœur... On est associé pour changer la vie au lieu d'être affalé pour bronzer la peau.

Philippe Schweisguth

Premières représentations en France

MICHEL ORPHELIN

dans un spectacle à un personnage
inspiré par la vie de saint François d'Assise

Un Soleil en pleine nuit

conception et texte de Hugh S. Williams
musique de Kathleen Johnson

mise en scène et décors de John Dryden
adaptation française de Frank Gérald et Michel Orphelin

Théâtre Francine VASSE, rue Colbert, **Nantes**

Samedi 27 septembre 20 h 45 Dimanche 28 septembre 15 h
Jeudi 2 octobre 20 h 45

Prix des places : 22 F – Etudiants : 12 F

Réservations : Hall de la Jartre, passage Pommeraye, Nantes
et à « Monde et Théâtre », tél. 43.22.99

A nos lecteurs

« A quoi sert ma vie ? » Cette question se pose à tout âge, mais de façon plus impérieuse au moment où l'on quitte la vie professionnelle ou lorsque, les forces physiques diminuant, on doit ralentir ses activités.

L'équipe de rédaction de *Changer* aimerait inclure ses lecteurs dans la préparation d'un article sur ce sujet. Pourraient-ils nous faire parvenir leurs réflexions et leurs expériences vécues ? Un récit relaté avec simplicité, quelques idées jetées sur le papier pourraient fournir un apport appréciable à un tel article.

Veillez adresser vos lettres à Mme Jacqueline Piguet, rédaction de *Changer*, CH 1824 Caux, d'ici au 5 octobre.

AUX RENCONTRES DE CAUX



Soixante familles à la découverte de la « boussole intérieure »

La famille a de nouveau bonne presse. Après une dizaine d'années pendant lesquelles certains prophètes de l'individualisme ou de la désintégration sociale, appuyés par les médias, ont mis en question une interprétation, parfois embourgeoisée ou étroite, de la vie familiale, on se rend à l'évidence. Le cadre familial demeure le meilleur environnement pour l'épanouissement de l'individu. Et cela d'un point de vue chrétien comme d'un point de vue social et pratique.

Le *Sunday Telegraph* du 6 juillet dernier expliquait, comme si c'était une découverte, « pourquoi la famille est pour nous tous la meilleure des choses ». « De toutes les institutions humaines, aucune ne fait autant pour le bien-être de l'homme que la famille, pouvait-on lire dans l'hebdomadaire britannique. En matière de santé, d'éducation et de bien-être social, c'est de loin l'agent le plus efficace et le plus économique : le seul qui fonctionne vraiment dans la pratique. »

Même son de cloche dans un article de Jacques Mousseau paru en mai dernier dans *Femme d'aujourd'hui* sous le titre : « La famille, une valeur refuge en hausse ». On y lit ceci : « (La famille) est le pendant positif d'un monde perçu négativement. Il est hostile, elle est chaleu-

reuse. Il est instable, elle est fiable. Il est contingent, elle est éternelle. »

Ce sont de belles et justes phrases. Mais quelle valeur ont-elles pour les époux dont les tempéraments s'écorchent en permanence ? Comment aider pratiquement les hommes, les femmes, les enfants à franchir la course d'obstacles parfois ardue qu'est la vie en famille, miroir de la vie en société ?

Les rencontres de Caux laissent à d'autres organisations – et elles sont nombreuses et actives – le soin de renforcer la protection de l'enfance et de défendre les droits de la famille. Leur objectif est de confirmer par l'expérience que la famille, loin de n'être qu'une forteresse qu'il convient de protéger, est aussi le point d'ancrage de la démocratie et le tremplin du changement social.

Une réalité peu explorée

Ce sont environ 500 personnes, dont 60 familles venant principalement d'Europe, mais aussi d'autres continents, qui se sont retrouvées à Caux du 25 juillet au 2 août. Parents et enfants, accompagnés quelquefois d'un ou deux grands-parents, ont tenté de cerner une idée qui concerne

toutes les générations : la « boussole intérieure ». Cette expression recouvre une réalité trop peu explorée de nos jours. En effet l'une des fonctions essentielles de la famille n'est-elle pas d'aider chacun à trouver sa pleine stature, à prendre pleinement en main son existence ? Cette « boussole intérieure » existe en chaque homme. Mais elle exige une sorte d'initiation réciproque, un apprentissage. Faute de cette recherche commune en famille, comment l'adulte d'aujourd'hui, comme celui de demain, se retrouvera-t-il dans un monde où, comme c'est le cas déjà maintenant, tout se dit et tout se fait ?

Les clowns donnent le ton

Comment les participants de tous âges vivent-ils à Caux cette découverte de la boussole intérieure ? Suivons-les tout au long d'une journée. A 9 heures du matin, un vaste brouhaha emplit la principale salle de réunions. Les plus jeunes se massent au pied de l'estrade où sont installés les micros. Ils se sont munis d'un écouteur, comme les grands, et ils apparaissent tout aussi attentifs que les délégués aux conférences des Nations Unies à l'autre bout du lac Léman. En général, ce



sont des clowns qui donnent le ton lors de cette première demi-heure où tout le monde est convié. Par onomatopées et mimiques compréhensibles en toutes langues, ils tirent une conclusion ou deux de la journée précédente et s'assurent que personne, même parmi les adultes qui croient crouler sous les responsabilités, ne se prend trop au sérieux.

Une enseignante anglaise propose une expérience : la boussole intérieure. C'est tout d'abord apprendre à écouter. C'est installer le silence au cœur d'un monde agité. Avant d'entendre les injonctions de notre voix intérieure, ne devons-nous pas chercher à percevoir les bruits du monde extérieur ? Tout le monde se lève un

instant. Quelques oreilles exercées captent un chant d'oiseau. D'autres se contentent de noter une toux discrète, la chute d'un objet, bruits familiers dans une foule de cinq cents personnes. D'autres croient percevoir les battements de leur cœur. La jeune femme anglaise suggère alors un nouveau moment de silence. On ne cherchera pas à en connaître le résultat, chacun se tournant cette fois vers lui-même, à l'écoute des pensées qui peuvent jaillir à son esprit. Une expérience originale, qui aura des prolongements jour après jour.

Une autre fois, au cours de cette rencontre matinale, ce sont les marionnettes qui auront le premier mot, ou le



Clowns et apprentis clowns donnent le ton...

Au fil des réunions

Former des altruistes. Les livres de pédagogie ne font qu'effleurer le sujet. On n'y parle qu'en termes généraux de la « reconnaissance de l'autre » et de « l'ouverture au monde ».

Rares sont les enfants qui, naturellement, pensent aux autres, mais ils ont d'extraordinaires élans de générosité. Les manifestations de l'égoïsme apparaissent dès la naissance : l'éducation à l'altruisme commence donc aussi à ce moment-là. De plus en plus, on reconnaît que l'éducation de la volonté se fait dans les six premières années de la vie. Il sera toujours difficile d'intégrer le sens des autres à la vie d'un enfant de plus de six ans qui n'y aura pas été sensibilisé auparavant.

L'altruisme suppose aussi l'éducation des parents. Comment des parents qui ne songent qu'à la tranquillité familiale, à des soirées devant la télévision et à leurs week-ends à la campagne peuvent-ils transmettre à leurs enfants une ouverture vers les autres et vers le monde ? Mais des parents altruistes ne transmettent pas forcément leurs qualités à leurs enfants. Parfois l'altruisme des parents réagit négativement sur les enfants, qui ne le perçoivent que comme leur arrachant une partie de l'intérêt parental. D'où la nécessité d'une concertation permanente. Les enfants peuvent être associés très tôt aux centres d'intérêt des parents.

Beaucoup d'imagination est nécessaire dans l'éducation à l'altruisme. Quelques expériences originales : une jeune Suissesse raconte que, dans sa famille, on ajoutait toujours à la table du petit déjeuner, le dimanche – jour difficile, car le temps libre donne souvent libre cours à l'égoïsme – une place pour « Monsieur je donne », ce qui aidait à créer l'état d'esprit nécessaire.

Une autre Suissesse relate le soin avec lequel ses parents avaient préparé un jour, avec sa sœur et elle-même, la visite d'une « personne très importante ». Au dernier moment, les sœurs ont compris qu'elles allaient recevoir... leur plus proche voisine !

En France, à partir de 1977, des instructions ont été rédigées par le ministère pour aider les instituteurs à inculquer à l'enfant le respect de l'autre, quelle que soit sa race, sa classe, son idéologie, sa religion.

La transparence créatrice. Un progrès considérable peut être fait dans la vie familiale à partir du moment où les parents sont totalement transparents l'un envers l'autre et envers leurs enfants. De nombreux exemples, donnés lors des réunions de Caux, montrent que, lorsque des parents sont prêts à parler franchement à leurs enfants adolescents des problèmes qu'ils ont eux-mêmes vécus ou qu'ils vivent encore, une relation toute nouvelle se crée. « Je savais, a dit un jeune Anglais, fils d'industriel, que je pourrais toujours parler en confiance à mon père des choses qui me tenaient le plus à cœur. Je savais qu'il se rendrait disponible pour cela. »

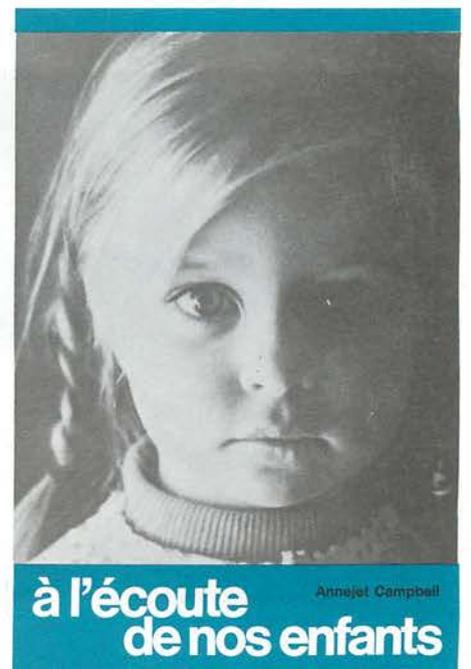
Toute une série de problèmes peuvent trouver une nouvelle orientation à partir de cette franchise, admise très communément en théorie, mais délicate à mettre en pratique : éducation des enfants, partage des responsabilités dans la maison, accord entre la vie publique et la vie privée, argent (sur ce dernier point, voir article page 7). Derrière les arguments souvent avancés : respect humain, pudeur, discrétion, ne voit-on pas poindre, surtout chez le mari ou la femme, un désir effréné de garder sa liberté, la peur de blesser ou d'être blessé, le souci de garder la face, le refus de tout mettre à jour ?

Dans ce domaine, une mère allemande a exprimé à quel point elle avait apprécié la franchise des conversations et des groupes de travail à Caux. « Lorsque nous sommes honnêtes, a-t-elle dit, peu de choses nous séparent. C'est une réaction en chaîne par laquelle nous nous sentons encouragés et nous encourageons les autres. Nous prenons un risque, celui d'être blessés. Nous nous mettons nous-mêmes dans les mains des autres. Pour l'autre c'est un signal : il sait que nous lui faisons confiance. Tout cela est très important si nous voulons vivre de façon créatrice les uns avec les autres. »

Vient de paraître aux Editions de Caux

Récits recueillis par
Annejet Campbell et traduits
par Jeanine Chavanne

En vente à nos adresses
Fr.s. 8 – FF. 20



à l'écoute
de nos enfants

Annejet Campbell



dernier. La « boussole » sera aussi le sujet d'un chant appris par tous, gestes à l'appui.

Le reste du temps, les enfants se répartissent en groupes d'activités ou d'échanges. Certains prennent la plume, confectionnant d'abord un journal mural à la mode chinoise puis un document de huit pages, illustré par les photos de leurs camarades. D'autres se lancent dans la



La boussole, un chant appris par tous, gestes à l'appui...

préparation de gâteaux en vue de la fête nationale suisse. d'autres encore s'initient à l'art de la marionnette ou du théâtre. D'autres enfin profiteront du temps revenu au beau fixe, après les misérables premières semaines de juillet, pour s'asseoir dans les prés et discuter. Là, une animatrice demande à des 7-8 ans : « Pourquoi êtes-vous venus à Caux ? » La réponse logique est celle-ci : « Parce que nos parents voulaient venir ! » Mais un garçon a cette réplique étonnante : « Je voulais découvrir ce que doit être la vie. » L'amorce est trouvée. « Eh bien, reprend l'animatrice, pouvons-nous faire la liste des bonnes choses de la vie et des moins bonnes ? » La conversation s'engage, les plus timides se sentant encouragés à intervenir en toute liberté. « J'ai été frappée, nous dira par la suite la responsable, de voir combien ces enfants ont essayé de s'aider les uns les autres et de constater la clarté des pensées qu'ils ont reçues lorsque nous avons fait silence ensemble. »

Pendant ce temps, les adolescents et les adultes se retrouvent dans la grande salle autour des thèmes annoncés d'avance : « Former des altruistes », « La transparence créatrice », et « La dynamique du changement ».

Discussions « à la carte »

Après le sport du début d'après-midi, prévu pour les différentes classes d'âge, les enfants reprennent le chemin de leurs ateliers tandis que les autres générations se retrouvent en groupes plus restreints de discussion. Les thèmes sont choisis « à la

carte », de façon à répondre aux vœux des participants : tel groupe se penchera sur les rapports entre parents et adolescents, tel autre étudiera le lien entre la cellule familiale et la communauté humaine, tel autre enfin l'incidence de l'argent dans l'équilibre familial.

Présence officielle

La séance d'ouverture s'est déroulée en présence de M. Germain Bouverat, chef du Service de la protection de la famille au Département suisse de l'intérieur, qui apportait les salutations et les vœux du conseiller fédéral Hans Hurlimann.

Dans son intervention, M. Bouverat a souligné que, depuis un certain temps, les problèmes familiaux, liés plus ou moins directement aux questions démographiques, préoccupent aussi bien les autorités que les familles elles-mêmes. En juin dernier, la dernière conférence de l'Organisation internationale du travail s'est penchée sur la situation des travailleurs ayant des responsabilités familiales. La Commission des Communautés européennes a par ailleurs publié les résultats d'une enquête sur « les Européens et leurs enfants » qui a donné quelques résultats intéressants :

- Deux parents sur trois trouvent insuffisant le temps qu'ils passent avec leurs enfants. La majorité d'entre eux préféreraient une réduction du temps quotidien de travail à un allongement des fins de semaine ou des vacances.

- Les deux tiers des personnes interrogées considèrent que la maternité et la paternité assurent le plus complet épanouissement de l'être humain. Dans la même proportion, la mise au monde d'un enfant apparaît comme un acte de confiance en l'avenir.

En 1981, la Conférence des ministres européens de la famille traitera du problème « Temps pour le travail, temps pour la famille ».

Après avoir rappelé que le Conseil fédéral suisse avait récemment formé une commission chargée de développer une politique d'aide à la famille, M. Bouverat conclut en citant une phrase du programme des conférences de Caux : « L'homme ne vit pas seulement d'air, d'eau et de nourriture : il lui faut une espérance. »

« Tous les contacts que j'ai avec les milieux responsables de gouvernements ou des familles m'ont convaincu que la dimension d'une véritable politique familiale est immatérielle, voire surnaturelle, affirma-t-il. Cela est vrai lorsque l'on examine notamment les conséquences de la baisse de la natalité. L'aide matérielle à la famille est nécessaire mais c'est dans la conscience humaine que se prennent les véritables responsabilités et qu'apparaissent les vraies valeurs sociales. Je vous salue gré d'aborder ces questions à Caux et de contribuer ainsi à un renouveau de notre société. »

Une bonne vingtaine de journaux, paraissant dans les trois langues nationales suisses, ont publié un communiqué d'agence annonçant l'ouverture de la session sur la famille à Caux.



Attentifs, les plus jeunes se massent au pied de l'estrade

Peu de choses ont été organisées le soir pour que les jeunes enfants puissent se coucher assez tôt. A plusieurs reprises des soirées récréatives ont été mises sur pied de façon spontanée avec l'aide des jeunes qui ont participé aux ateliers de théâtre ou de marionnettes. Ces moments ont constitué par leur caractère international une excellente ouverture au monde.

Liberté et créativité

N'oublions pas les équipes de travail qui ont permis aux participants d'assurer en famille le service ou la préparation des repas et d'apprendre à se frotter à des gens d'autres pays qui ont parfois d'autres façons de voir ou de faire les choses.

Quelles conclusions peut-on tirer de ces



Enfants, parents et grands-parents...

SUITE PAGE 10

Et les questions d'argent ?

L'argent était l'un des sujets proposés au choix des participants et autour desquels des groupes de discussions se sont réunis tout au long de la semaine. Voici un compte rendu que nous propose un responsable de l'éducation dans la ville de Bristol.

« L'argent est-il un facteur de division ou d'unité dans une famille ? » Une trentaine de personnes d'horizons très divers se sont retrouvées à cinq reprises pour débattre de cette question. D'entrée de jeu, toutes tombèrent d'accord sur le fait que l'argent est un problème brûlant qui peut menacer les meilleures relations familiales.

Un ménage s'était joint au groupe dans l'espoir de résoudre des problèmes concrets. La franchise de ces deux conjoints orienta d'emblée les échanges et encouragea à s'ouvrir sur un sujet que l'on préfère souvent garder secret.

La mère de deux filles étudiantes se demandait quelle attitude adopter devant leurs exigences. L'épouse d'un marin trouvait lourd de gérer seule le budget du ménage. Une autre personne avouait ne pas savoir ce que son conjoint gagne. Avions-nous quelque chose à nous apprendre les uns les autres sur des sujets concrets comme ceux-là ?

Pour un des couples présents, les questions d'argent doivent être ouvertement discutées en famille. Dès avant

l'adolescence, les enfants avaient été mis au courant du salaire de leur père. Ils connaissaient donc les ressources dont disposait la famille. La confiance que leurs parents avaient mise en eux les avaient rendus co-responsables et il leur était même arrivé d'offrir de prêter de l'argent de poche quand la caisse était vide. Devenus étudiants, ils surent gérer sans extravagance l'argent qu'ils recevaient de leurs parents ou leurs bourses d'études. Pourtant, au début, le père avait résisté à l'idée d'indiquer à sa famille les détails précis de son revenu. Par orgueil, il aurait voulu se prévaloir d'un salaire plus élevé !

La simplicité de ce ménage devint communicative : un Sud-Américain raconta en présence de sa femme que son orgueil avait été blessé lorsque le salaire de celle-ci avait dépassé le sien.

Au fur et à mesure qu'une telle transparence s'établissait entre nous, le sujet, loin de s'épuiser, demandait un examen plus approfondi. Une mère de famille suggéra que le problème fondamental n'est pas l'argent, mais le manque de communication entre les membres de la famille. Cette remarque apparut comme une révélation à ceux qui semblaient les plus harassés par des problèmes familiaux qu'ils attribuaient à l'argent.

L'arrivée d'un nouveau ménage amena une note d'humour au sein du groupe et l'on rit même de bon cœur. Quelqu'un demanda au mari, appelé professionnellement à gérer de grosses sommes d'argent, comment il appliquait l'honnêteté dans les affaires. Il répondit avec conviction

qu'une honnêteté scrupuleuse était sa règle de conduite. « Est-ce que cela s'applique aussi à la maison ? interrompit sa femme. Sur quoi le mari se tourna vers elle en s'exclamant : — C'est toi qui ne fait jamais des comptes. La réplique fut rapide : — Mais je ne sais pas ce que tu gagnes ! »

Au fil des jours, on sentait grandir en chacun la détermination de placer toutes les questions d'argent sur une base nouvelle. Il devenait clair que le but vers lequel tendre, quelles que soient les situations où nous nous trouvions, devait être une prise de responsabilité au sein de la famille et l'on n'y parviendrait que par une transparence totale. La décision, simple mais parfois difficile à prendre, de vivre cette transparence pouvait aussi influencer nos rapports extérieurs à la famille. Une inspectrice scolaire annonça ainsi qu'elle repartirait chez elle avec une toute nouvelle conception de sa tâche auprès de cinq mille enseignants dont elle est responsable.

Nous aurions pu nous quitter très satisfaits de nous-mêmes et des leçons que nous avions tirées de nos échanges. Heureusement, l'arrivée d'un nouveau venu, le dernier jour de nos rencontres, nous remit devant notre responsabilité de transmettre cet esprit de transparence à tous ceux que nous rencontrons.

— Trouvez-vous que l'argent pose des problèmes dans votre famille ? lui demanda-t-on.

— Oh, pas du tout ! C'est ma femme qui s'occupe de cela.

Harry Pople

DANS sa structure, le système éducatif français est héritier de l'organisation hiérarchique et centralisée de l'église catholique et du régime napoléonien. Le sommet de la pyramide, ce sont le ministre, les grandes directions, l'inspection générale ; les étages intermédiaires : les rectorats, les inspections académiques ; la base : les établissements scolaires et les élèves. L'inspection départementale, corps de fonctionnaires auquel j'appartiens, dépend directement de l'inspecteur d'Académie, qui, lui, dépend du recteur.

Lorsque, jeune professeur ayant passé le concours de l'inspection, je me suis trouvé à mon premier poste, agent et patient d'une administration dont je ne connaissais le fonctionnement que d'une manière abstraite, j'ai été déconcerté.

Censé tout connaître, je devais répondre à toutes les questions des usagers comme des supérieurs hiérarchiques, et donner l'image d'une administration infaillible.

Le système

« Vous n'avez pas le droit de vous tromper », m'avait dit l'inspecteur d'Académie. Son adjoint avait ajouté : « Votre fonction est de manifester votre supériorité. Quand vous inspectez, essayez de prendre l'instituteur ou le directeur en faute. Alors vous serez craint et respecté. » Heureusement que j'ai abandonné spontanément, au bout de quelques semaines, cette conception qui était le fait d'un ancien instituteur plutôt qu'une théorie générale et qui est aujourd'hui complètement périmée.

Il est vrai que le système administratif français reste fondé sur la prudence et la méfiance plutôt que sur l'esprit d'initiative, de coopération et de réforme.

Malaise

J'en ai fait l'expérience, quelque peu amère, au début de ma carrière d'inspecteur. Mes erreurs, même légères, ont été relevées d'une manière rigoureuse. Je n'ai pas eu le cœur de procéder de la même façon avec les instituteurs de ma circonscription. J'ai tout de suite éprouvé de la sympathie pour eux et leur travail quotidien, difficile et passionnant. En revanche, j'ai eu un certain ressentiment contre mes supérieurs immédiats de l'inspection académique. Cela se traduisait parfois par des interventions véhémentes de ma part dans les réunions, où je pensais défendre des cas individuels contre des points de vue abstraits de l'administration ; je recevais des rappels à l'ordre et devenais « mauvais esprit ».

Mon caractère rétif, qui se manifestait déjà en famille, troublait les commissions paritaires. D'autre part, j'étais aussi en désaccord avec les délégués du personnel qui défendaient les intérêts de leurs collègues, même au détriment de la qualité de l'enseignement.

Nous et l

VIVRE DANS U

par Phil

J'étais mal à l'aise dans la hiérarchie administrative. Devais-je appliquer à la lettre des consignes, même quand je les trouvais mesquines ? A qui plaire ? Aux inférieurs ou aux supérieurs ? Fallait-il transférer sur les inférieurs les reproches que je recevais de mes supérieurs ? Devais-je jouer le cynisme, le zèle carriériste ou la « belle âme » don-quistottesque ?

Rencontres

Je n'aurais sans doute pas persévéré dans l'administration si je n'avais rencontré, lors de mes premiers séjours à Caux, des hommes que je trouvais libres et joyeux, quelle que soit par ailleurs la situation qu'ils pouvaient avoir dans la société, hommes d'Etat ou simples dockers.

Leur secret ? Ils avaient perdu tout ressentiment envers les autres, y compris envers ceux qui les avaient humiliés ou offensés par leur esprit de supériorité.

Les écoutant, je me disais : « Tu es ambitieux et plein d'amour-propre. C'est pour cela que tu rues dans les brancards. Si tu essayais de changer, de te libérer de la haine, de la peur et de l'envie, tu deviendrais un interlocuteur libre et juste dans tout dialogue, quel que soit l'échelon de l'interlocuteur dans la hiérarchie. Cette « sacro-sainte » hiérarchie est nécessaire et légitime, mais purement fonctionnelle, relative et transitoire. »

La vie de la maison de Caux, où chacun travaillait tour à tour à la cuisine ou à la tribune, prenant, en équipe, les initiatives et les responsabilités, pour faire de cette conférence internationale une immense entreprise d'éducation réciproque pour la paix du monde, en était une application incontestable.

Pardon

A mon retour de Caux, un de mes premiers actes, administratif ou extra-administratif, je ne sais, a été de demander pardon à l'inspecteur d'Académie pour ma mauvaise humeur dans les réunions qu'il présidait.

Après un petit moment de silence et d'étonnement, il m'a répondu : « Cela n'avait aucune importance » et nous avons parlé d'autre chose. Ce qui est sûr, c'est que le climat des

es autres

NE HIERARCHIE

e Lobstein

commissions a changé. L'écoute, de part et d'autre, est devenue plus attentive. « Vous êtes plus calme, moins nerveux » m'a-t-il dit quelque temps après.

Vingt ans plus tard, nous avons donné, avec quelques amis, à la tribune libre de FR3, à la télévision française, le compte rendu de quelques expériences du Réarmement moral dans le monde. A la suite de cette émission, j'ai reçu un mot amical de mon ancien inspecteur d'Académie, alors à la retraite, me disant sa reconnaissance et ses vœux pour une action de cette qualité. Il s'était souvenu. Nous nous étions retrouvés, non plus comme supérieur et subordonné, mais comme deux êtres humains, ayant travaillé, chacun à sa place, dans l'entreprise « Education ».

Cette expérience a été décisive. Est-ce à dire qu'elle m'ait délivré complètement de tout complexe engendré par ma situation professionnelle ? La tâche est à recommencer chaque matin et j'ai dû, bien des fois depuis, m'excuser auprès des membres de la hiérarchie, pour des paroles, trop vives pour êtres justes, que je leur avais adressées.

Tout responsable, dans un système hiérarchique, peut devenir le bouc émissaire de ceux qui dépendent de son pouvoir (dans mon cas, les parents d'élèves, les délégués du personnel, les directeurs, les instituteurs) ou faire des autres, supérieurs ou inférieurs immédiats, les boucs émissaires, projetant sur eux son angoisse ou son ressentiment à propos de ce qui ne va pas. Alors vraiment « l'enfer, c'est les autres » (Sartre), « notre ennemi, c'est notre maître » (La Fontaine). Nous ne sortons pas du cercle du « mal français » ou du mal mondial.

Mais nous pouvons, à tout instant, pourvu que nous le voulions de tout notre cœur, et que nous ouvrons à la puissance d'amour et de création qui travaille en nous et nous dépasse, faire la révolution nécessaire, dans la famille, l'administration, la politique, en prenant la responsabilité, pour nous et les autres, de ce qui ne fonctionne pas bien dans notre système et en essayant de rétablir une vraie communication.

Co-responsabilité

C'est ce qu'il m'est arrivé de faire, dans le contexte hiérarchique de mon travail d'inspecteur, pour tenter de porter remède, dans une école de village, à une crise qui semblait désespérée.

Le chahut d'une classe unique de vingt-cinq élèves s'entendait jusque dans la rue. Le village était impuissant et consterné. Pourtant l'institutrice, normalienne, consciencieuse, bien douée pour l'éducation physique, avait un excellent dossier. Les conseillers pédagogiques, qui n'avaient pas réussi à ramener le calme, m'avaient averti. J'y étais allé, et tout ce que j'avais pu faire avait été de soustraire à la classe quelques perturbateurs et de m'occuper d'eux à part, pendant que l'institutrice, pour une fois, pouvait travailler normalement avec les autres élèves.

A mon départ, le chahut avait recommencé et j'étais inquiet pour la santé de l'enseignante.

Après concertation avec le maire du village, le groupe d'aide psycho-pédagogique de la circonscription, les conseillers pédagogiques, les délégués départementaux, les associations de parents d'élèves, nous avons pensé réunir tous les responsables concernés, un soir, à l'école. Après des débuts orageux, où chacun accusait les autres de diverses carences (inexpérience de l'institutrice, inconfort du logement aménagé par la municipalité, inconscience de l'administration dans les nominations du personnel, mauvaise éducation des enfants dans leurs familles, etc) un tournant décisif s'est opéré au moment où, après avoir demandé un peu de silence, j'ai proposé que nous nous interrogiions sur ce que nous pouvions faire, chacun, pour améliorer les conditions de travail dans l'école. Une mère de famille, débordée par ses enfants (les principaux chahuteurs), s'est mise à pleurer et a demandé de l'aide. La présidente des parents d'élèves a proposé de coopérer avec elle. Le conseiller pédagogique, très sceptique au début, a posé la question essentielle : « Comment voulez-vous que les enfants respectent leur institutrice si les parents ne se respectent pas entre eux et ne respectent pas leurs enfants ? » (Il y avait parmi les parents des familles dissociées ou adonnées à la boisson.)

Alors, chacun a pensé que l'éducation était aussi son affaire et qu'il avait une part de responsabilité dans la situation. L'institutrice a préféré demander son changement en cours d'année, avec l'accord de l'administration, bien que ce fût contraire aux règles habituelles. Le jeune instituteur nommé à sa place s'attendait à trouver des enfants terribles, maniant le couteau comme ils l'avaient fait auparavant. Il a trouvé une classe transformée. « Ce n'est que cela ? m'a-t-il dit. Où sont les voyous ? »

« Il suffit parfois d'un déclic », a remarqué une mère d'élève. N'importe qui, dans la hiérarchie, peut produire ce déclic.

Ce travail, qui peut être fait partout, nous met, maîtres et élèves, parents et enfants, administrateurs et administrés, sur un plan d'égalité, face à « cette chose sacrée » (J. Ferry) qu'est la conscience de chacun.

Philippe Lobstein

Soixante familles...



(suite de la page 7)

jours ? Lorsque cette question a été posée à l'auditoire le dernier jour, ce sont les mots « liberté » et « créativité » qu'on a entendu fuser de plusieurs côtés. Parents et enfants se sont sentis la liberté de dire les craintes ou les difficultés auxquelles ils sont confrontés dans leur vie de tous les jours : liberté de se remettre en cause dans une atmosphère où chacun fait de même et où l'on ne trouve ni jugement, ni inhibitions, ni excès d'indulgence.

Liberté qui devient créativité lorsqu'on peut laisser se déployer son imagination, ses dons artistiques, son amour des gens et des choses. Liberté enfin, la plus grande et la plus précieuse, qui est donnée à ceux qui se laissent guider par leur « boussole intérieure ».

Soixante familles ont commencé ou poursuivi à Caux la découverte de cette boussole. Plus que jamais elles sont persuadées que celle-ci offre à chacun de valables raisons de vivre avec la promesse de participer à la fascinante création du monde de demain.

Jean-Jacques Odier

Vie nouvelle à Brooklyn

Le 27 juillet, j'ai fait l'interview de Conrad Small. Il vient de Brooklyn, dans l'Etat de New York. Il a quatorze ans et c'est la première fois qu'il vient à Caux. Son père est permanent du syndicat des dockers : il est spécialiste des questions de l'emploi et du commerce extérieur.

– Que pouvez-vous dire de la vie à Brooklyn ?

Conrad : La vie à Brooklyn est difficile : au lycée les professeurs se montrent brutaux et mesquins, la vie est chère et il est difficile de trouver du travail.

– Les conflits raciaux existent-ils ?

Conrad : Oui, et comment !

– De quoi viennent ces conflits ?

Conrad : A mon avis de ce que les blancs ne font pas ce qu'il devraient, et parfois les noirs non plus. Mais il y a quelquefois des gens qui sèment la division entre nos deux groupes.

– Peut-on trouver une solution à ces conflits ?

Conrad : Oui, si nous arrivons à établir un meilleur échange entre nous cela résoudrait bien des choses. Certains travaillent pour que les gens de races différentes se rencontrent.

– Y a-t-il beaucoup de violence à Brooklyn ?

Conrad : Oh oui ! Il y a des meurtres, on vole beaucoup... Il y a aussi des bagarres entre noirs et blancs.

– Comment avez-vous fait connaissance du Réarmement moral ?

Conrad : Par mes parents. Mon père en a parlé à ma mère puis ma mère m'en a parlé. J'ai d'abord été à une réunion, ensuite à de plus en plus de réunions. L'idée de Caux m'a de plus en plus enthousiasmé. Maintenant, j'ai de bons amis à la 80^e rue ; c'est comme cela qu'on appelle la maison du Réarmement moral à New York.

– Que cherchiez-vous en venant à Caux ?

Conrad : Je voulais commencer une vie nouvelle, sur une base solide.

– Y êtes-vous arrivé ?

Conrad : Je pense que oui, mais j'ai encore besoin de temps.

– L'expérience que vous avez faite à Caux va-t-elle vous être utile à Brooklyn ?

Conrad : Certainement. Je vais essayer de la transmettre à mes amis. Grâce à elle j'espère améliorer, ne serait-ce qu'un peu, la situation à Brooklyn.

*Interview recueillie
par Peter ter Kulve (15 ans)
pour le bulletin*

réalisé par l'atelier de journalisme

Une voix africaine

Parmi les participants à la conférence, on notait la présence de Mme Trénu, avocate, député à l'Assemblée nationale togolaise. Elle a amplement contribué dans son pays à l'élaboration d'un nouveau code de la famille, qui a été mis en vigueur en janvier dernier. Voici l'essentiel des propos qu'elle a tenus lors d'une réunion : « Au Togo, l'on a senti la nécessité de protéger la famille. Dans la société africaine, la famille tient une place importante, avec l'esprit de solidarité qui y règne. Chaque enfant y est considéré comme une richesse, un don de Dieu. Souvent, quand nos jeunes gens rentrent d'Europe où ils sont allés faire leurs études, ils en rapportent une notion étriquée de la vie familiale, une vision évidemment perçue du dehors car la plupart du temps il séjournent sur des campus universitaires ou dans des foyers d'étudiants, mais pas dans des familles. La famille, pour eux, ce n'est plus que le père, la mère et l'enfant. Chez nous, le couple est responsable également de ses parents et

beaux-parents. Cette notion de famille élargie est un moyen d'éviter des problèmes d'isolement et de désolation. Aux matières d'enseignement traditionnelles, héritées de la France, « la nouvelle école » togolaise adjoint des programmes d'initiation à la vie familiale avec des cours d'économie domestique, de puériculture et de culture africaine.

« Dans les années 50 et 60, les femmes ont lutté au côté des hommes pour l'indépendance de notre pays. Ce faisant, elles se sont acquies nombre de mérites. Aussi était-il normal qu'une fois l'indépendance obtenue l'on repensât leur condition, que le droit coutumier ne favorisait pas. L'élaboration de nouvelles lois sur la famille devait être l'occasion d'une consultation à l'échelle nationale des représentants de divers groupes sociaux : chefs traditionnels, gardiens des lois coutumières, représentants de la jeunesse, des travailleurs et des diverses religions, catholique, protestante et musulmane. Aussi des séminaires mixtes furent organisés pour se pencher sur les traditions qui régissaient la condition féminine. Il s'agissait de retrouver et d'étudier l'esprit qui

avait été à l'origine des lois anciennes. L'on s'est rendu compte, par exemple, que c'était une idée de séparation des biens et des personnes qui déterminait le sort respectif des deux époux. Le couple n'était pas une entité. Les époux constituaient deux existences distinctes. A la mort du mari, la veuve n'héritait pas de ce dernier : elle devait quitter la maison, propriété de son conjoint décédé. Bien des femmes, d'autre part, restaient livrées à elles-mêmes quand une relation polygame était soudain adoptée par leur mari. Désormais, polygamie et monogamie coexistent mais en tant qu'option à choisir avant le mariage et une relation polygame s'installant dans un mariage monogame est illégale.

Venant en Europe, je ne m'attendais pas à trouver l'esprit de solidarité ni le souci de la vie de famille tels que vous les cultivez ici. Pour ce qui concerne ma propre détermination, je préfère retourner chez moi, essayer d'écouter la voix de Dieu pour pouvoir, une prochaine fois, venir dire ici ce que j'ai ressenti et ce que j'ai pu faire dans la pratique des leçons que je suis venue apprendre ici. »

Quelques témoignages

Une Française : Je suis frappée par la place réservée ici aux enfants. En particulier, lorsque l'animateur d'une réunion a demandé à quelqu'un de langue française de lire devant toute l'assemblée les paroles d'une chanson, c'est mon fils de 7 ans, qui vient de terminer sa première année de lecture, qui s'est proposé ! J'ai été émerveillée par la patience avec laquelle tout le monde l'a écouté. Je m'étais dit : il est incapable de lire cela. S'il avait été assis à côté de moi, je l'aurais empêché d'aller sur l'estrade ! Mon mari m'a dit qu'il en aurait fait autant.

On considère souvent les enfants comme gênants. On les rejette ou on les exploite. Chaque jour, dans la vie courante, nous en faisons l'expérience. Lorsqu'un enfant va chez le boucher, il ne ramène pas le plus joli morceau. Chez le boulanger, on ne lui rend pas la monnaie, on lui donne des bonbons à la place. Au début des vacances, on voit les parents mettre les enfants à la rue parce qu'ils gênent. A Caux, on ne sent pas le rejet, bien au contraire !

Un mot sur l'effet de Caux, où nous sommes déjà venus l'année dernière. Une de nos filles m'a demandé cet hiver la permission d'inviter une jeune arabe qui est de deux ans plus âgée et qui n'est pas dans sa classe. Elle m'a dit : « Personne ne l'a jamais invitée. Je veux l'inviter parce qu'à Caux, j'avais des amis du monde entier. »

Un Suisse : J'ai un violon, un très joli violon au fond de moi-même. Je crois que c'est un Stradivarius. Il a quatre cordes (allusion aux quatre principes moraux proposés par le Réarmement moral), qui vibrent lorsqu'on est ici. Comme pour un piano dont on aurait appuyé la pédale, les cordes sont libres. Elles répondent au moindre appel. Mais je ne sais pas jouer de

ce violon. Je suis à la recherche d'un manuel, car je veux apprendre à utiliser cet instrument.

Une Finlandaise : Etre souvent seule à la maison n'est pas quelque chose de vide. L'écoute de Dieu m'apparaît à la fois comme une grande nécessité et comme une expérience passionnante. Je prends du temps le matin en silence mais je me suis aperçue que si mon esprit est occupé à penser aux autres, des idées me viennent à leur sujet tandis que j'accomplis chez moi les besognes les plus simples. Quand je donne suite à ces pensées, je m'aperçois plus tard qu'elles contenaient une telle inspiration que seul Dieu a pu les mettre dans mon esprit.

Une Française : Nous avons ici la démonstration qu'un monde nouveau est possible. C'est une manière différente d'aborder les problèmes de la vie quotidienne. Par exemple, au lieu de considérer le travail du ménage, de la cuisine et des courses comme un fardeau ennuyeux, je peux les considérer comme des privilèges. Je bénéficie du travail du monde entier. Quand je mange du riz, ce sont des femmes, ailleurs dans le monde, qui l'ont repiqué. Il en est de même pour tout le reste. Le travail du ménage offre tant d'occasions de prendre soin des personnes qui m'entourent, de les servir et de les aimer dans la pratique ! Ce ne sont pas seulement de petites occasions : elles sont liées à la grande vision qu'on a ici d'un monde différent. Mon mari est d'accord avec moi pour ouvrir notre maison toujours davantage. Il ne s'agit pas seulement de recevoir les invités le plus gentiment possible mais de partager avec eux la joie et le secret de la vie que nous trouvons ici.

Comme mon mari est enseignant et que je l'ai été longtemps moi-même, je pense que nous devons apprendre à partager l'espérance avec nos collègues qui souffrent désespérément devant les problèmes de la jeunesse du monde et de leurs élèves. La mission des enseignants est d'aider chacun à trouver la tâche qui correspond à sa destinée en fonction des ses goûts et de ses dons. Il nous faut aussi découvrir quelquefois chez les jeunes des dons qu'ils ignorent eux-mêmes. Alors la pédagogie devient une aventure, que ce soit à l'école ou en famille, dans la mesure où nous n'avons pas d'idées toutes faites sur les enfants qui nous sont confiés.

Une Québécoise : Je suis la dernière venue dans une famille québécoise de quatorze enfants. Notre milieu était rural, traditionnel et religieux.

Ces dernières années, le Québec a vécu de grands changements dans sa morale, ses structures et son style de vie. Les Québécois ont appris à se connaître eux-mêmes, à s'aimer et à vouloir bâtir quelque chose ensemble. On avait longtemps vécu par rapport aux autres, il était temps de penser à soi !

Je pensais que politique et famille se situaient sur deux plans différents. Ici, j'ai vu combien les rapports entre les membres de la famille influencent notre attitude à l'extérieur. Si l'on n'est pas heureux en famille, on emmène ce fardeau avec soi partout où l'on va. J'ai compris que vie personnelle, familiale et sociale puisent à la même source qui est respect de l'autre.

Nous devons comprendre que la vraie maturation viendra des règles de vie que nous nous donnerons de l'intérieur. Cela est vrai pour la vie personnelle comme pour la vie du pays, au moment où nous avons des décisions importantes à prendre pour notre avenir.



Au théâtre Westminster

Fidèle à sa tradition, le théâtre Westminster, à Londres, prépare pour la rentrée de septembre deux pièces consacrées à des personnages ayant mené un combat important contre certains des maux dont souffrait la Grande-Bretagne à leur époque. La première est une reprise de l'œuvre d'Alan Thornhill consacrée au député William Wilberforce qui, au début du XIX^e siècle, a tout mis en œuvre pour que le parlement de Londres abolisse la traite des noirs. La deuxième, intitulée *Le Chant d'un Lion*, est une évocation de la vie de l'écrivain C.S. Lewis qui, après sa conversion, a exercé une influence prépondérante sur les jeunes générations de ces dernières décennies.

Dialogue sur le développement

Tel est le thème d'une rencontre internationale du Réarmement moral qui se tiendra du 29 décembre 1980 au 5 janvier 1981 au centre d'*Asia Plateau*, en Inde. Le document annonçant cette rencontre propose « un dialogue d'une semaine sur les dilemmes et les espoirs du développement et une réflexion sur le rôle des individus et des communautés dans le changement de mentalités nécessaire à l'avènement du nouvel ordre économique. » Cette rencontre réunira des participants des pays d'Asie et du Pacifique ainsi que du monde industrialisé.

Un livre, un film, une initiative

Il y a quatorze ans, un cadre supérieur canadien, chef du personnel pour les provinces maritimes d'une grande entreprise de transport, mettait la main par hasard sur un livre du Réarmement moral. C'est seule-

ment cette année qu'il trouva une adresse à New York. Peu de temps après, il se procura un exemplaire du film *Hommes du Brésil*. Le visionnement auquel il a assisté avec l'avocat de la compagnie conduisit les deux hommes à un effort de réflexion sur la façon d'appliquer les principes du Réarmement moral au sein de l'entreprise, au moyen de cours de formation à travers tout le pays.

Brocante

Dans la grande ville australienne de Brisbane existe une boutique particulièrement originale dont on vient de célébrer le douzième anniversaire. Placée sous l'enseigne *Matilda Thrift shop* (Matilda est, comme Marianne pour la France, le personnage populaire symbolisant la nation australienne), c'est une boutique de vêtements d'occasion et de brocante dont le profit intégral est destiné au financement de l'action du Réarmement moral. Elle est tenue par un groupe de trois femmes, bénévoles naturellement, qui voulaient mettre leur temps et leur énergie au service des autres. C'est pourquoi elles ont décidé que la politique de leur magasin serait d'aider les gens et non seulement de faire du commerce. Beaucoup de leurs clients viennent et reviennent, pour parler autant que pour acheter.

La clientèle est très variée : mères de familles nombreuses en quête de vêtements pour leurs enfants qui ne cessent de grandir ; metteurs en scène cherchant des costumes pour une pièce de théâtre ; entreprise de carrosserie automobile qui a besoin d'étoffe.

Les marchandises (« trésors » sortis des greniers ou « restes » de déménagements) sont données par un cercle d'amis qui va en s'élargissant d'année en année. Un bijoutier et un antiquaire font gratuitement les expertises nécessaires, les maris de ces dames bricolent et réparent tous les objets qui ne sont pas en état.

Le bénéfice (l'équivalent de 20 000 FF par an environ, soit 85 % du chiffre d'affaires) va à l'établissement de bourses pour les jeunes participant aux stages de formation du Réarmement moral à Melbourne ou au travail du Réarmement moral en Papouasie-Nouvelle-Guinée. Un don mensuel est aussi régulièrement envoyé en Inde.

(D'après un article de Stéphanie Ashton paru dans le bulletin anglais New World News)

L'Ouganda à Caux

Le mois dernier à Caux, quatre Ougandais ont évoqué certains des aspects de la crise qui secoue en ce moment leur pays : la famine, en particulier dans la province de Karamoja, le banditisme, la corruption à tous les niveaux des circuits de distribution alimentaire.

« Ce qu'il faut en Ouganda, c'est redonner cours aux valeurs morales, » a dit un cadre des services nationaux d'électricité. Parlant des années de dictature du général Amin, une bibliothécaire a déclaré de son côté : « J'ai compris à Caux que, si certains ont recouru à la violence, ce sont leurs proches qui en ont souvent le plus souffert. »

Lors d'une séance plénière dans la grande salle de Caux, la femme du directeur d'une

école chrétienne, Mme Christina Kibirigué, a raconté qu'il y a dix ans son mari avait engagé un enseignant musulman. Elle avait essayé, mais en vain, de le faire renvoyer. Or, c'est précisément à ce professeur qu'elle a dû s'adresser, malgré son extrême méfiance, pour faire donner des leçons de mathématiques à sa fille. « A Caux, poursuivit-elle, durant les entretiens que nous avons eus entre Africains, je suis allée tout lui raconter et nous nous sommes réconciliés. » Et ce professeur, qui faisait partie du groupe, d'ajouter : « Pour moi, le fait que musulmans et chrétiens de notre délégation peuvent vivre côte à côte est un grand signe d'espoir. »

« Liberté » pour le Zimbabwe

A la demande de citoyens du Zimbabwe, une synchronisation du film *Liberté* vient d'être réalisée en langue *shona*, la langue du principal groupe ethnique du pays. Une version en *ndébélé*, la deuxième langue du pays, est aussi envisagée. Ce film, qui est le premier long-métrage conçu et réalisé par des Africains, existe en onze versions, dont quatre dans des langues africaines. Au cours des dernières vingt années, il a figuré au programme officiel des fêtes d'indépendance d'une demi-douzaine de pays africains.

Pendant l'enregistrement de la version shona de « Liberté »



L'Indonésie, un grand pays méconnu

Au cours de ces dernières années, le docteur hollandais Dirk van Tetterode a effectué plusieurs longs séjours en Indonésie. Il nous livre ici les réflexions que lui a inspirées son dernier voyage, en mars et avril dernier.



L'Indonésie est comme un gros diamant attendant d'être taillé par un orfèvre de talent de façon que ses facettes se mettent à briller et nous renvoient ses couleurs et sa lumière. Elle est riche en ressources naturelles : son sol est presque partout extrêmement fertile, son climat particulièrement favorable à l'agriculture : le pétrole, le gaz naturel, le bois et le caoutchouc représentent 85 % de ses exportations, de sorte que son commerce extérieur présente une balance positive, malgré le fait qu'une importante proportion du riz consommé par la population doive être importée.

Pleinement développé, ce pays pourrait fournir à ses 140 millions d'habitants un niveau de vie tout à fait satisfaisant. Selon un rapport de la Banque mondiale publié en 1977, le revenu moyen par habitant s'élevait en Indonésie à 240 dollars par an, le minimum vital étant estimé à l'époque à 75 dollars en zone urbaine et 50 en zone rurale. Toutefois, avant que la prospérité ne se généralise dans le pays, des problèmes très urgents doivent être résolus.

De grands progrès ont pourtant déjà été

accomplis, à commencer par la création d'une langue nationale. Celle-ci, appelée *Bahasa Indonesia* et dérivée de la langue d'une des minorités ethniques, celle des habitants de l'île de Sumatra, est maintenant employée dans toutes les écoles et universités du pays. Un autre progrès important a été l'apparition d'un véritable sentiment national parmi les trois cents ethnies se répartissant en cent soixante quinze groupes linguistiques. Ce phénomène n'est pas à sous-estimer quand on sait les distances qui séparent les différentes îles de l'archipel. Bien que 90 % de la population soit concentrée sur les cinq îles principales, une quinzaine de millions de personnes se trouvent réparties sur les neuf cents autres îles de l'archipel.

Les différences culturelles et historiques sont énormes d'une île à l'autre, d'un groupe ethnique à l'autre : alors qu'au début du siècle on trouvait encore des chasseurs de tête dans la jungle de Kalimantan (Bornéo), Java, la plus petite des cinq îles principales, bénéficie d'un héritage hindouiste qui remonte à plus de 1600 ans.

La répartition inégale de la population sur les cinq grandes îles est une des causes principales des problèmes économiques qui se posent au pays. Dans la province d'Irian Jaya (la partie indonésienne de l'île de Nouvelle-Guinée) vit une population d'un million d'habitants (densité : 2 habitants par km²). A Java, la population s'élève à 85 millions, ce qui donne une densité de 650 habitants par km² (France : 90, Suisse : 140). Pour nourrir une famille de six personnes, le paysan javanais a besoin de deux hectares de terre à condition qu'il utilise une nouvelle variété de riz récemment mise sur le marché, qu'il ait un système d'irrigation approprié et qu'il arrive à faire trois récoltes par an. Or, bien que la plupart des paysans de l'île soient propriétaires de leur terre, la moyenne des exploitations est inférieure à un hectare par famille.

Le Gouvernement essaie d'appliquer à ce problème une triple solution : intensification de l'industrialisation, amélioration des méthodes agricoles et de l'irrigation et, surtout, développement du plan de « transmigration », un programme de migration intérieure vers les îles moins peuplées du pays.

Du bas vers le haut

Pour être plus efficace, l'industrialisation devrait être accompagnée d'une simplification de la bureaucratie et d'une lutte efficace contre la corruption. Des efforts ont été faits du côté gouvernemental, mais les lois anti-corruption sont souvent difficiles à faire appliquer. Il faudrait aussi pouvoir développer chez les citoyens l'esprit de responsabilité et une vraie préoccupation pour les besoins des plus défavorisés.

Cet état d'esprit est particulièrement nécessaire dans les villages, où de nombreuses organisations, privées et gouvernementales, déploient des efforts importants. Le responsable d'une de ces organisations, qui a mis sur pied des programmes d'aide dans le centre de Java, m'a dit que sur cinquante programmes dont il s'était occupé, trois seulement avaient obtenu de réels succès. Dans ces trois cas, les dirigeants des villages concernés étaient des hommes droits et moraux. Un autre, qui s'était lancé dans son travail avec beaucoup d'enthousiasme au lendemain de ses études d'agronomie, avait vu son travail piétiner pendant douze ans avant qu'il n'eût trouvé la bonne méthode : n'aider que ceux des villageois qui voulaient bien s'aider eux-mêmes !

Selon un des plus grands experts indonésiens du développement, la lutte contre la pauvreté à l'échelle nationale doit être un mouvement qui va du bas vers le

haut. En Indonésie, pour renforcer la capacité des villageois à s'organiser eux-mêmes et à gérer leur propre développement, il faut non seulement susciter des transformations culturelles et sociales qui partent de la base, mais encore introduire un élément de changement, ce dont la plupart des organisations et fonctionnaires officiels sont bien incapables. De telles transformations requièrent de l'imagination, de la créativité et un raisonnement moral de la part des officiels comme de la part du corps social lui-même.

Gaité et générosité

Les grandes qualités des Indonésiens résident dans leur gaité, leur sincérité et leur esprit de tolérance. Il y a une quarantaine d'années, lorsque j'étais à la faculté de médecine, je me suis lié d'amitié avec un étudiant originaire de Java. C'était un garçon joyeux qui savait se faire des amis partout où il allait. Il ne lui fallut pas beaucoup de temps pour se mettre à appeler mes parents « oncle » et « tante ». En même temps, on pouvait engager avec lui des conversations très profondes. Il était musulman et la façon dont il parlait de l'islam et de ses efforts pour le vivre m'ont beaucoup aidé à comprendre cette religion. Un jour, il me reprit sur la façon dont je me comportais envers ma propre sœur, car il sentait que mon attitude n'était pas digne du chrétien que je m'efforçais d'être. Loin de chercher à me convertir, il essayait de faire de moi un meilleur chrétien. Ce n'est qu'un quart de siècle plus tard que ma femme et moi eûmes l'occasion de faire notre premier séjour en Indonésie et au fur et à mesure que nous approfondissions notre connaissance du pays et de son peuple, nous avons pu constater combien mon ami avait été un vrai Indonésien...

La gaité des Indonésiens est-elle le produit de la beauté et de la générosité dont la nature a doté leur pays ? Leur sincérité vient-elle de leur grande religiosité ? En effet, on est impressionné par la façon dont les habitants de Jakarta, musulmans dans leur grande majorité, parviennent à respecter l'obligation du jeûne annuel d'un mois malgré les conditions de vie de cette métropole de cinq millions d'habitants. L'islam, auquel appartiennent les neuf-dixièmes de la population, est en effet un élément capital de la vie indonésienne, tandis que les chrétiens (4 %) et les hindous, presque tous implantés à Bali, constituent de petites minorités.

L'esprit de tolérance des Indonésiens se manifeste aussi par l'existence d'un ministère des Affaires religieuses, avec un département autonome pour chacune des grandes religions : islam, protestantisme, catholicisme, hindouisme et bouddhisme.

Les grandes qualités des Indonésiens : leur gaité, leur sincérité, leur esprit de tolérance.



PHOTOS. Channer : p. 12 ; Krieg : p. 5 ; Sirman : p. 13-14 ; Strong : p. 4-11 ; Weeks : p. 6-7.

COUVERTURE : E. Osterio.

Certes, il y a parfois des frictions et les musulmans n'apprécient pas toujours les efforts de prosélytisme déployés par certains groupes de missionnaires chrétiens financés de l'étranger. Mais on m'a aussi rapporté que dans l'île d'Ambon, où les chrétiens représentent la moitié de la population, musulmans et chrétiens s'entraident pour la construction de leurs mosquées et de leurs églises. Récemment, dans un quartier musulman de Jakarta, des dirigeants musulmans et chrétiens ont participé ensemble à la pose de la première pierre d'une église catholique.

La plupart des intellectuels musulmans que j'ai rencontrés ont réservé un accueil chaleureux à l'idée que chrétiens et musulmans participent côte à côte à la lutte contre les tendances matérialistes et permissives de la société, en Indonésie et dans le reste du monde. L'un d'entre eux m'a dit combien, à ses yeux, il était nécessaire de ranimer la foi en l'islam au sein même de la communauté des croyants indonésiens. « Beaucoup d'entre eux respectent les règles de la prière, du jeûne et de la visite hebdomadaire à la mosquée, me déclara-t-il. Mais les enseignements moraux du Coran doivent davantage servir de guide et de stimulant dans leur vie de tous les jours. » Cet homme consacre d'ailleurs tous ses samedis à enseigner l'islam et sa signification dans le monde moderne à un groupe de cent à deux cents étudiants.

Frank Buchman, le fondateur du Réarmement moral, voyait dans l'islam un ferment d'unité entre toutes les civilisations. Les 125 millions de musulmans indonésiens constituent l'aile la plus orientale du monde islamique. Pourraient-ils aider chrétiens et musulmans à mettre véritablement en pratique les enseignements de leur foi ?

Selon le spécialiste du développement cité ci-dessus, « aucune des grandes idéologies qui ont dominé le milieu de ce siècle ne se sont révélées capables de satisfaire les aspirations ni des élites ni des masses défavorisées des pays industrialisés et des pays pauvres. Elles ne sont pas non plus parvenues à susciter des changements sociaux moralement justifiables, spirituellement satisfaisants et capables de garantir la liberté, la paix et la justice. Les efforts des pays en développement pour s'attaquer avec efficacité aux problèmes de démographie et de pauvreté, de même que la recherche d'une théorie du développement dans la démocratie trouvent leur origine dans la crise qui ébranle profondément toute l'humanité. Un défi est ainsi lancé à toutes les religions du globe. »

Avec ses immenses ressources naturelles, avec son peuple gai et tolérant, l'Indonésie deviendra-t-elle un diamant étincelant à même de renvoyer l'humanité la lumière de son divin orfèvre ?

D. van Tetterode

LA RIVIERA VAUDOISE VOUS ACCUEILLE

SALON DE COIFFURE

Dames et Messieurs

Jean Rubino

Bâtiment Rialto, avenue Nestlé 14
1820 Montreux Tél. 61 69 50

HENRI MILLASSON
Garage de Belmont

 **CITROËN**
61 35 12



BORNAND
64, Grand-Rue MONTREUX

CERTINA

**PITTELOUP
CLARENS**

Tél. 61 41 41

Alimentation générale

Marchandises
de 1^{re} qualité

Une bonne adresse:

**La Laiterie
de Gruyères
à Montreux**

Rue de l'Eglise catholique
G. Monney



AUDI - NSU

**GARAGE
DE BERGÈRE
VEVEY**

J.-L. Herzig

Tél. 51 02 55



Distribué par

BOISSONS RIVIERA S.A.

MONTREUX - VEVEY

Eaux minérales - Bières

Tél. (021) 62 36 66

Livraison dans toute la région

**Garage
des Mousquetaires**



Robert Wagner-Girard
1814 La Tour-de-Peilz
Tél. 021/54 27 87

RENAULT

Agence officielle depuis 1962

TÉLÉPHONE

Mérinat

ÉLECTRICITÉ

Entreprise d'installations
Maîtrises fédérales
Concession «A» des PTT
Articles ménagers - Lustrerie
Avenue Paul-Cérésolle 12
1800 Vevey

Fille et petite-fille d'éleveurs de moutons,

Perrine vient d'être reçue à son bachot... Et elle rêve d'aller passer un an dans une ferme de Nouvelle-Zélande ou d'Australie.

En février dernier le collège religieux où elle étudiait avait proposé à ses élèves de terminale d'accomplir un bref stage d'initiation professionnelle dans une entreprise de leur choix. Et, pour ce stage, Perrine avait choisi LA FRANCE AGRICOLE...

Avant de s'initier aux secrets de la mise en page, aux techniques de la fabrication du journal, aux méthodes de gestion informatique du fichier d'abonnés et du service des petites annonces, Perrine avait participé au tri du courrier que trois employés décachètent et répartissent entre les services destinataires.

Et Perrine s'étonnait de voir arriver à notre adresse un millier de lettres par jour... Elle a pu constater aussi qu'un simple réabonnement s'accompagne souvent d'un mot d'amitié adressé à toute l'équipe de rédaction...

C'est que LA FRANCE AGRICOLE n'est pas un hebdomadaire tout à fait comme les autres. Si elle est rigoureusement indépendante de tout groupe de presse, de tout parti politique, de tout organisme public, de toute organisation professionnelle agricole, elle est par contre totalement liée à ses lecteurs par un contrat tacite d'amitié et de service. Elle est faite pour eux et dans une grande mesure par eux. Elle n'a pas d'autre raison d'être que de les informer, de les aider à changer ce qui doit changer chez eux, de les relier les uns aux autres par dessus les haies qui séparent des voisins, par dessus les différences de terroirs et de mentalités régionales... et même par dessus les frontières nationales.

LA FRANCE AGRICOLE, c'est une amitié mise en circulation.

POUR VOUS ABONNER

Découpez ou recopiez, remplissez et expédiez en vous recommandant de « Changer » le bulletin d'abonnement à « LA FRANCE AGRICOLE », 10, rue Martel, 75493 Paris Cédex 10
Tél. : 246.45.45

(Nom, prénom en majuscules)

(Profession, raison sociale)

(Lieu-dit, ferme, rue)

(Code postal)

(bureau distributeur)

S'abonne à « LA FRANCE AGRICOLE » pour 1 an 3 mois 6 mois

et verse la somme de F

- par chèque bancaire ci-joint
 par virement postal trois volets ci-joint
 par mandat-lettre

TARIFS DES ABONNEMENTS

FRANCE : 1 an 120 F TTC
6 mois 70 F TTC
3 mois 45 F TTC

ETRANGER : 1 an 200 F HT
6 mois 110 F HT

**LA FRANCE
AGRICOLE**